

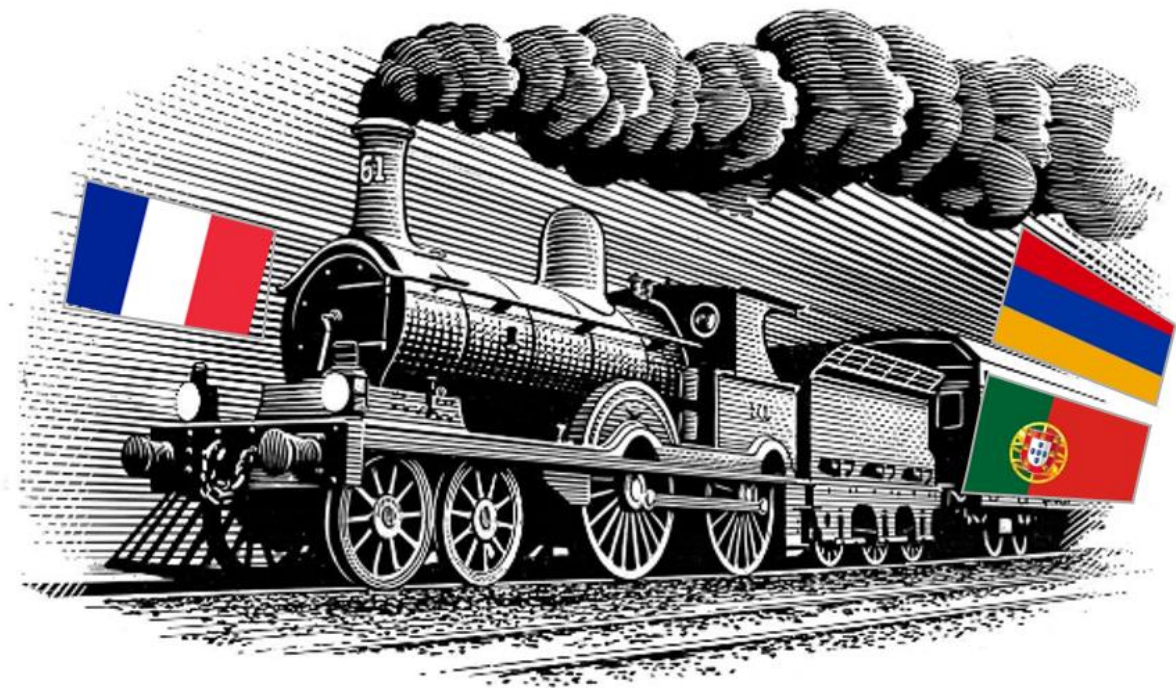
EI03 A23

Anaïs Ferreira

Naomi Görzen

Thomas Roche

Transmission des mémoires traumatisantes



Nous remercions les grands-parents de Naomi, Marie-Claire et Emile Nicole, la grand-mère d'Anaïs, Maria Amelia Fernandes Da costa, son oncle et son père, pour leur investissement et les témoignages qu'ils nous ont partagés.

SOMMAIRE

Introduction	3
I. Contexte historique et nature des traumatismes	5
A. Génocide arménien.....	5
1. Contexte historique et déroulement du génocide	5
2. Nature des traumatismes subis par les survivants du génocide arménien et leurs descendants	6
B. Dictature au Portugal	10
1. Description du régime dictatorial et ses conséquences	10
2. Types de traumatismes vécus et impacts sur la mémoire collective	12
II. Mécanismes de transmission et évolution des mémoires traumatisantes	19
A. Transmission familiale et communautaire	19
1. Modalités de transmission des traumatismes au sein des familles arméniennes et portugaises.....	19
2. La mémoire cellulaire	23
B. Transformation et évolution des mémoires	23
1. Adaptation des récits et des souvenirs en fonction du temps et de la culture	23
2. Évolution des mémoires collectives et individuelles au fil des générations	24
III. Facteurs influençant la transmission des mémoires traumatisantes.....	25
A. Héritage culturel et identité collective.....	25
1. Importance de l'identité arménienne dans la transmission des mémoires du génocide.....	25
2. Impact de l'identité portugaise dans la répression et la résistance à la dictature	26
B. Rôle des institutions et de la mémoire officielle.....	27
1. Gestion et reconnaissance officielle du génocide ou de la dictature dans les institutions	27
2. Effets sur la transmission intergénérationnelle des traumatismes.....	29
Conclusion	30
Bibliographie	31

Introduction

A travers les méandres de l'histoire humaine, ce mémoire va mettre en exergue les souvenirs douloureux qui résonnent à travers les générations. Il offrira une exploration approfondie des mémoires traumatisantes, en se penchant sur deux événements poignants et souvent méconnus : le génocide arménien et la dictature au Portugal.

Le génocide arménien, commis principalement entre avril 1915 et juillet 1922, a été une période tragique de l'histoire : 1.5 millions d'Arménien ont été tués dans le cadre d'un massacre organisé et ordonné par le gouvernement turc dans l'Empire Ottoman. Cet événement atroce a laissé de profondes cicatrices dans la mémoire collective de la communauté arménienne et a été reconnu, bien que tardivement, comme l'un des premiers génocides du XX^e siècle.

D'autre part, la dictature au Portugal sous le régime de l'Estado Novo d'Antonio de Oliveira Salazar de 1933 à 1974, a été une période de répression politique, de censure et de contrôle strict de la société. Cette dictature a également laissé des marques durables dans l'histoire du pays et la mémoire du peuple portugais.

Ces événements ont été vécus par des membres des familles de Anaïs Ferreira et Naomi Görzen, et serviront de support durant tout ce mémoire.

Ces deux chapitres sombres de l'histoire mondiale ont laissé des cicatrices indélébiles dans le tissu social et culturel de ces nations, et ont profondément marqué l'identité collective. Ces mémoires traumatisantes continuent de façonner la perception de soi et influent sur notre manière d'être.

Ainsi, nous pouvons nous demander pourquoi les différentes mémoires traumatisantes ne sont-elles pas transmises de la même manière ?

Des témoignages poignants, des données historiques rigoureuses et une réflexion critique sont tissés pour éclairer la complexité émotionnelle et politique de la mémoire traumatique. Pourquoi avons-nous décidé de parler de cet héritage, de ces expériences traumatisantes ? Tout d'abord en parler, c'est ne pas oublier. Ces événements tragiques ont laissé de profondes cicatrices dans nos familles. Ce mémoire est l'occasion de questionner les membres de notre famille malgré une difficulté primaire à en parler. Finalement, qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Durant tout ce mémoire, nous aurons un défi : Veiller à perpétuer la mémoire de notre famille et de son histoire, mais également s'interroger sur son impact dans nos vies d'aujourd'hui. A l'école, on nous enseigne l'Histoire, mais ici, il s'agit de notre histoire. Ce mémoire aura donc également pour but de retracer l'histoire à travers des témoignages et des faits historiques.

La transmission est un des axes majeurs que nous aborderons. Plus particulièrement, nous nous pencherons sur l'héritage d'événements traumatisants car ce sont peut-être ceux qui nous marquent le plus. C'est d'ailleurs cet impact que nous essayerons de mesurer en comparant l'histoire d'une famille qui a subi la dictature à celle d'une famille qui a fui son pays pour ne

pas se faire exterminer. L'idée d'une analyse comparative de la transmission de ces mémoires traumatisantes vise à analyser comment certains événements historiques ont été perçus, et transmis de générations en générations. A travers l'étude de faits historiques et témoignages personnels, nous essaierons de comprendre comment ces mémoires sont préservées et partagées. Cela permettra d'avoir une meilleure compréhension de la façon dont les traumatismes historiques affectent les générations futures et construisent leur identité collective.

En explorant les similitudes et les différences entre ces deux contextes historiques, ce mémoire vise à jeter une lumière nouvelle sur la manière dont les sociétés font face aux traumatismes du passé. Il met en lumière l'importance vitale de se souvenir, de reconnaître et de comprendre ces événements tragiques pour construire un avenir imprégné de résilience. Les mémoires traumatisantes continuent de raisonner dans nos sociétés contemporaines, défiant notre compréhension de la mémoire collective et de la reconstruction de l'identité nationale.

Dans un premier temps, le contexte ainsi que des témoignages personnels seront relatés de manière détaillée. Nous pourrons donc nous appuyer sur ces faits afin de comprendre dans un deuxième temps les facteurs qui influencent la transmission des mémoires d'une génération à l'autre. Finalement, dans un troisième temps, nous analyserons les mécanismes qui mènent à la transmission d'une mémoire et l'évolution de celle-ci dans le temps.

I. Contexte historique et nature des traumatismes

Nous nous pencherons tout d'abord sur le contexte géopolitique précédant les événements traumatisants évoqués plus tôt afin de mieux comprendre les histoires des deux familles relatées par la suite.

A. Génocide arménien

1. Contexte historique et déroulement du génocide

Dans la littérature, la première mention de l'Arménie apparaît au VI^e siècle avant Jésus-Christ. C'est un peuple ancestral qui entre dans l'écriture de l'histoire dès le V^e siècle avant J.-C. De sa position enclavée entre deux grands empires ennemis, l'Arménie est le sujet de conquêtes et de guerres par l'Empire Perse et Romain depuis les années 300 après J.-C. Dans les années 310, le roi d'Arménie se convertit au christianisme, ce qu'il impose à son peuple également. Dès lors, l'Arménie est le premier royaume où le christianisme est proclamé religion officielle, mais se voit attaquée par les Perses qui tentent de lui faire renoncer à sa religion par les armes. Au VII^e siècle, la conquête arabe parvient à convertir les populations chrétiennes de Syrie et d'Egypte alors que l'Arménie reste fidèle à sa langue et à sa foi. Au XIV^e siècle, les Arméniens renouent avec la France qui va protéger le roi Léon de Lusignan dans la cour du roi de France. On note donc un lien ancien des Arméniens avec la France. Peu avant le XX^e siècle, la diaspora Arménienne partagée entre les villes de l'Orient musulman et l'Occident chrétien constitue un des vecteurs de la circulation des marchandises et des idées entre ces deux populations, et devient une communauté d'influence.

Au début du XX^e siècle, les Arméniens vivent majoritairement en Turquie (Empire Ottoman) et sont répartis dans plusieurs régions dont certaines sont très éloignées du territoire ancestral d'Arménie. C'est une communauté assez aisée et reconnue malgré les différences de religions. En effet, les Arméniens étant chrétiens (en majorité apostoliques, certains protestants, d'autres catholiques), les tensions des Turcs envers eux sont animées. Les chrétiens sont vus comme la cause de la division et de l'affaiblissement de l'Empire Ottoman en guerre contre la Russie, ce qui se traduisait par une simple peur au début mais a fini par se transformer en haine, aboutissant finalement au génocide arménien de 1915.

En 1908, les Jeunes-Turcs arrivent au pouvoir de l'Empire Ottoman, aidés par les Arméniens qui pensent ainsi accéder à leur indépendance, ou au moins à l'égalité entre les musulmans et les chrétiens. Cependant, la vision des Jeunes-Turcs est totalement différente. Une fois arrivés au pouvoir, leur but est de rassembler tous les peuples Turcs d'Asie dans un même empire. Or les Arméniens, situés géographiquement au milieu de ces peuples turcs, sont considérés comme des gênes.

Dès 1914, les massacres de villages arméniens commencent. Cependant, la décision d'entamer les opérations destinées à exterminer les Arméniens n'est prise qu'en mars 1915. L'Empire Ottoman, qui était fortement affaibli à cette époque-là, a vu une occasion dans le génocide de punir les "responsables", mais également de se débarrasser de traîtres chrétiens. Les actions

étaient organisées : des listes d'hommes à déporter étaient effectuées par la police, "l'encadrement" des convois était assuré par la gendarmerie, les biens "abandonnés" étaient gérés par les services du Trésor... Les opérations étaient réalisées de la même manière : les hommes en bonne santé des familles étaient tués et les femmes et les enfants déportés vers le désert de Syrie. Plusieurs mouraient en chemin dans les trains ou durant les marches de la mort. Ceux qui arrivaient à destination étaient enfermés dans des camps de concentrations et mouraient de maladie ou de mauvais traitements.

En 4 mois, de mai à août 1915, plus d'un million d'individus ont été visés par ces opérations. Au total, deux tiers des Arméniens ont été exterminés, soit environ 1 500 000 personnes.

2. Nature des traumatismes subis par les survivants du génocide arménien et leurs descendants

Le récit se base sur l'expérience de la famille de Naomi Görzen, dont les événements sont racontés par sa grand-mère, Marie-Claire Kaloustian Nicole. Afin de recueillir des informations précises et chronologiques, des recherches additionnelles ont été effectuées en complément de l'interview de Marie-Claire Kaloustian Nicole.

La mémoire concernant le génocide arménien dans cette famille commence au début du XX^e siècle, à l'époque des arrières-arrières-grands-parents de Naomi.

La famille de Marie-Claire Kaloustian Nicole en territoire de l'Orient

Comme la majorité des Arméniens, Zareh Helvadjian (le grand-père de Marie-Claire)¹ et Siranouch Helvadjian, sa femme, vivent en Turquie, dans le village Mouratcha peuplé par des Arméniens. Ce village est situé à 260 km de la capitale de la Turquie à l'époque, Constantinople.²

Zareh est un homme très sociable et amical. Alors qu'il est enrôlé dans l'armée Turque, il se lie d'amitié avec un officier de l'armée, sachant que s'il y avait un problème avec les Arméniens, ces amitiés lui seront utiles. Et c'est en effet ce qu'il s'est passé.

Alors qu'il jouait aux cartes avec ses amis Turcs comme régulièrement, ceux-ci le préviennent des déportations des Arméniens. Ils l'informent que certains trains, ceux en direction de l'Est et du désert de Syrie, emmènent les gens de son peuple vers une mort certaine : c'est le génocide arménien de 1915. Ils lui indiquent les trains et les destinations qu'il peut emprunter afin de survivre au massacre.

¹ Voir l'arbre généalogique Figure 1, p.10

² On peut noter qu'à cette époque déjà, les tensions entre les Turcs et les Arméniens sont vives, bien qu'encore soutenables.

Le voyage vers l'Europe

En 1917, Vartouhi Helvadjian, la fille de Zareh et Siranouch (et la mère de ma grand-mère) est mise au monde. Elle naît en Turquie, à Eskichéir, ville située à 50 km de Mouratcha.

Selon Marie-Claire Nicole, Zareh quitte son village avec son fils Arthur, sa fille Vartouhi, sa femme Siranouch et la mère de celle-ci en montant dans un train à bestiaux en direction de l'Ouest alors que les Arméniens se font encore déporter. Selon mon grand-père, la famille reste en Turquie jusqu'en 1922 sans se faire déporter. En cette année-là, près de deux tiers des Arméniens se sont fait tués et déportés.

Alors que le train est sur le départ, la mère de Siranouch est violemment balancée à bord du train, son visage en sang. Le trajet de la Turquie vers la Bulgarie reste imprécis.

Les Helvadjian arrivent finalement en Bulgarie vers 1922.

La Bulgarie

Enfin arrivés dans un pays sûr, la famille quasiment complète s'installe et travaille dur pour survivre et se nourrir. Quasiment, car Zareh qui avait rejoint l'armée turque dans laquelle il était enrôlé doit par conséquent laisser sa femme et ses enfants se débrouiller seuls en Bulgarie tandis qu'il doit combattre aux côtés de ceux qui ont massacré son peuple.

Pour Zareh, c'est une rude épreuve : il hait les Turcs mais se trouve obligé de combattre à leurs côtés. Lors d'une guerre (probablement la guerre de Tripolitaine contre l'Italie de 1911 à 1912), il avait été fait prisonnier par les Italiens, ce qui était beaucoup plus agréable que de rester avec des Turcs selon lui.

En Bulgarie, Siranouch travaille beaucoup pour nourrir ses enfants, mais Vartouhi subit la pauvreté durant sa croissance, ce qui la rend physiquement très fragile contrairement à ses parents qui ont grandi dans un milieu aisé. En effet, selon Marie-Claire, c'est sûrement Vartouhi qui a été le plus traumatisée par tout ce qui a suivi le génocide arménien. Elle avait faim, était en mauvaise santé et se sentait seule. Lorsqu'elle se baladait près des camps militaires, elle entendait chanter l'armée et s'amusait à rechanter ces mélodies en rentrant à la maison. Des années plus tard, elle chantera encore pour ses enfants puis ses petits-enfants et ce jusqu'à sa mort : elle aimait chanter.³

L'arrivée en France

En 1927, Zareh décide d'organiser un voyage vers la France avec sa femme et ses enfants : la Bulgarie était seulement une étape de leur périple. A nouveau, le trajet comporte quelques

³ Vartouhi, ou Mamie Rose comme on l'appellera plus tard, se souvient donc très bien des dures années qu'elle a passées en Bulgarie pour fuir la terre de ses ancêtres, ce qui a probablement alimenté la nature traumatisante de ces événements.

imprécisions : ils ont fait un long voyage en train en passant par la Suisse, que Zareh décrit comme étant « un beau pays » et arrivent enfin en France, à Marseille où réside une communauté arménienne. Après quelques trajets dans le sud de la France, la famille finit par recueillir l'information que des usines de soie du Pont d'Aubenas en Ardèche embauchent des immigrés.

Les Helvadjian s'installent donc au Pont d'Aubenas où Vartouhi restera jusqu'à la fin de sa vie. Ils sont tous embauchés à l'usine de soie et travaillent dur : il est très important pour eux de montrer leur reconnaissance envers la France qui les accueille, leur donne du travail et un logement.⁴ C'est là que Vartouhi rencontre Vartan Kaloustian, son futur mari.

Les Arméniens qui arrivent en France et au Pont d'Aubenas sont pauvres, désemparés et fatigués : ils se soutiennent les uns les autres en se regroupant autour de l'église protestante (donc chrétienne) pour surmonter la barrière de la langue.⁵ Malgré tout, Zareh, de nature sociable, se lie d'amitié avec des Français, aussi bien qu'avec des Arméniens, ce qui est plus dur pour Siranouch qui reste donc avec des Arméniennes.

Encore aujourd'hui, ma grand-mère raconte qu'elle était très impressionnée par l'intégration de ses grands-parents dans la société française. Ils ne se plaignaient jamais et elle se souvient qu'ils répétaient à leurs petits-enfants : « On est reconnaissants à la France : il faut être polis et aimables envers ceux qui nous accueillent ». Après avoir travaillé à l'usine où ils ont appris le français de manière approximative, Zareh et Siranouch redéménageront à Marseille où ils seront encore bien intégrés : ils seront très gâtés par la communauté et ils se sentiront privilégiés.

L'enfance de Marie-Claire, ma grand-mère

Vartouhi donne naissance à cinq enfants : Mado l'aînée, la deuxième Marie-Claire (ma grand-mère) et deux garçons : Pierrot et Dany. Le quatrième enfant est décédé encore jeune. Leur mère leur impose d'apprendre le français à l'école mais de parler arménien à la maison.⁶

Durant leur enfance, les frères et sœurs sont à cheval entre deux cultures : la famille arménienne et l'environnement français. Pourtant, bien que rester entre Arméniens pourrait paraître plus simple, Vartouhi se donne du mal pour que ses enfants s'intègrent à la société française : alors que tous quittent l'école à 14 ans pour travailler à l'usine, elle veut que ses enfants continuent à étudier et aillent au collège. L'institutrice aide beaucoup ma grand-mère et sa sœur à passer l'examen d'entrée au collège. Étant plus à l'aise en français, Mado s'occupe de la documentation pour la famille dès son plus jeune âge et Marie-Claire aide son grand-père Zareh à rédiger les notes de son travail à l'usine.

⁴ On note l'affiliation que les Arméniens ont avec la France date du XIV^e siècle, ce qui renforce probablement le sentiment de reconnaissance.

⁵ On retrouve une situation similaire à celle vécue par la diaspora arménienne lors de la domination arabe dont le seul point d'attachement à leur identité est l'Eglise arménienne.

⁶ L'identité arménienne passe donc en partie par la transmission de la langue, mais aussi par la fierté d'appartenir à cette communauté.

Mado est la première Arménienne à entrer au collège et en est très fière, comme toute la famille : elle s'intègre bien, tout comme Marie-Claire puis les plus jeunes frères. Cependant, Marie-Claire a un peu de gêne quant à son origine immigrée : plusieurs Français la traitent de « bicot », terme péjoratif envers les étrangers, ce qu'elle prend très à cœur car elle a peur du rejet. Siranouch lui dit de ne pas faire attention à ces remarques, ce qu'elle fera et restera fière d'être Arménienne.⁷

Plus tard, Vartouhi doit arrêter l'usine à cause de sa condition physique. Cependant, elle s'occupe de ses 5 enfants du mieux qu'elle peut : elle les nourrit de manière à ce qu'ils ne manquent de rien, les emmène dans les montagnes (au Béage) en été lorsqu'il fait trop chaud pour qu'ils aient une bonne condition physique, et ce, malgré la vie plutôt misérable qu'ils vivent. Durant la Seconde Guerre Mondiale, elle fait du troc en échangeant des tissus contre du beurre et des œufs aux paysans pour fournir des repas de qualité à sa famille car le rationnement ne suffit pas. Les séjours à la montagne leur permettent également d'avoir accès à plus de ressources alimentaires.⁸

La famille déménage à Aubenas, un peu au-dessus du Pont d'Aubenas.

La mémoire de l'histoire de la famille

Grâce entre autres aux efforts de Vartouhi, Marie-Claire a vécu une enfance heureuse et en garde de très bons souvenirs. La mémoire du génocide et les périples vécus par les Helvadjan ne s'efface pourtant pas totalement. En effet, Mamie Rose ne parle pas de son enfance traumatisante pour épargner ses enfants, mais ceux-ci ressentent une certaine fragilité psychologique de leur mère, en plus de ses fragilités physiques. Zareh, lui, raconte à ses petits-enfants leurs périples. C'est d'ailleurs de lui que viennent la plupart des faits résumés ici.

La colère ne partait pas pour autant des émotions de Zareh. Sa femme, elle, se tournait plus vers la religion en disant qu'il ne faut pas chercher à se venger ni à être en colère contre les Turcs même si c'était dur à supporter. Elle ne se mêlait pas de la politique et s'entendait bien avec sa voisine Turque. Siranouch parlait donc moins de leur histoire pour ne pas cultiver la haine.⁹

Malgré l'intégration, les traditions arméniennes ont été transmises à la première génération née en France. Toute la nourriture, la langue et la religion ont été conservées par celle-ci. De plus, bien qu'ils soient nés en France, Marie-Claire et ses frères et sœurs sont issus d'une union 100% arménienne. Ce n'est qu'à la génération suivante que des Français entrent dans la famille. Il était important pour ses parents que la génération de Marie-Claire se marie avec des Arméniens, mais plus que ça, il fallait qu'ils soient chrétiens. Ainsi, la religion était plus

⁷ On voit qu'être fier d'être arménien est une caractéristique de cette communauté pour ne pas oublier leur identité.

⁸ L'enfance traumatisante de Vartouhi se transmet donc de manière inconsciente car ses efforts concernant la santé de ses enfants proviennent probablement des manques qu'elle a elle-même subis.

⁹ On voit que les manières de faire face aux traumatismes sont différentes mais que c'est justement cette manière de faire face qui marque et permet la transmission.

importante que le sang arménien. Zareh était apostolique et Siranouch protestante, Vartouhi et Vartan protestants, et finalement, c'est la religion protestante qui est restée.

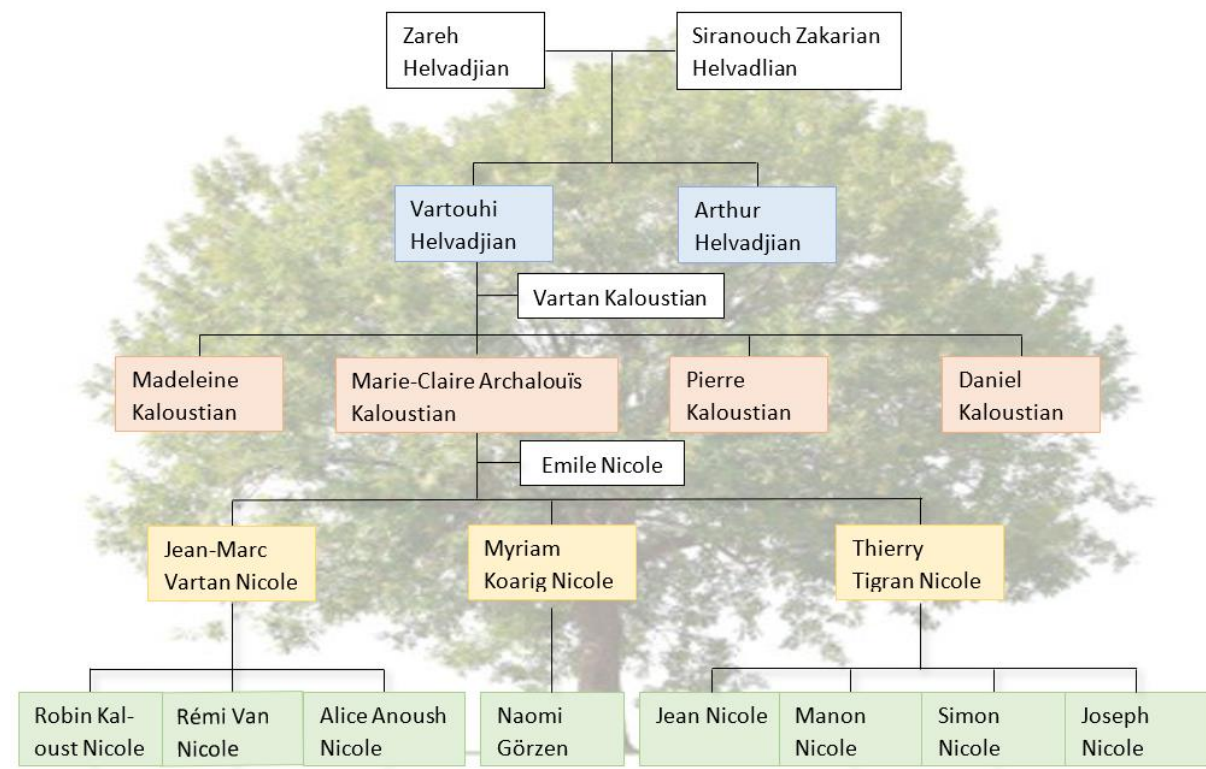


Figure n°1 : Arbre généalogique de la famille Helvadjian

B. Dictature au Portugal

1. Description du régime dictatorial et ses conséquences

Le régime dictatorial d'Antonio de Oliveira Salazar au Portugal, qui a duré de 1932 à 1968, était caractérisé par un autoritarisme fort, un contrôle politique strict et une répression de toute opposition.

Tout d'abord, comment s'est formé ce régime autoritaire ?

De 1910 à 1926, la première république a été instaurée. Or, celle-ci était instable et provoquait des fractures dans la société portugaise. De plus, le Portugal connaissait de grandes difficultés économiques. Alors que cette première République faisait beaucoup de débats, le général Gomes da Costa décida le 28 mai 1926 de diriger un coup d'Etat qui mit fin au régime parlementaire et instaura une dictature militaire. C'est ainsi qu'Antonio de Oliveira Salazar prit en charge le ministère des Finances. Après avoir fait ses preuves, il élaborait le terme « d'Estado Novo », soit

« État nouveau ». Les portugais prenaient Salazar pour un “héro”, car il a redressé le pays, en mettant en avant les valeurs traditionnelles et religieuses du pays, et en restaurant et stabilisant l’économie portugaise.

L’Estado Novo portugais était un régime autoritaire à tendance totalitaire né pendant des fascismes européens, mais qui a survécu à la chute de Mussolini et d’Hitler de 1933 à 1974. Ses principes, apparentés au fascisme mussolinien, résident dans le rejet de la souveraineté populaire ; une forte autorité de l’Etat au service de la nation ; le corporatisme ; l’opposition forte au communisme ; le refus de la lutte de classes, du socialisme et du parlementarisme (herodote). C’est alors qu’en 1932, Salazar fut nommé Président du Conseil de l’Estado Novo. Son premier établissement fut la PVDE *Polícia de Vigilância e Defesa do Estado*, soit la police de surveillance et de défense de l’Etat. Elle était chargée du contrôle du crime politique, et était fortement inspirée par la police secrète du fascisme italien (OVRA) et la Gestapo allemande. En 1945, la PVDE devient la PIDE : police internationale et de défense de l’Etat.

C’est ainsi que Salazar a consolidé son pouvoir en éliminant les partis politiques, en restreignant les libertés civiles et en contrôlant étroitement les médias.

Sa dictature était caractérisée par quatre grandes idées.

Selon Graça Dos Santos, la dictature s’imposa à la population en opérant par “dissimulation : ce qui ne convient pas aux préceptes de l’État nouveau est retiré de la circulation. Les mauvaises nouvelles sont tuées dans la presse et quiconque est inconvenant pour le régime n’existe plus officiellement”. Environ 30 000 personnes furent arrêtées pour des motifs prétendus ou réels. Salazar était un homme discret qui ne faisait que peu d’apparitions en public. Son charisme suffisait pour impressionner la population.

La répression privait les Portugais de toute individualité, “les transformant en masse anonyme et silencieuse”.

La dictature salazariste était structurée autour de cinq mots : Dieu, patrie, autorité, famille, travail. Alors que Pétain installait le “travail-Famille-Patrie”, Salazar promouvait “Dieu-Patrie-Famille”. Salazar disait “un seul but, donner du prestige à la patrie, réaliser l’intérêt national. [...] Il faut aimer et connaître le Portugal, dans son passé de grandeur héroïque, dans son présent de possibilités matérielles et morales, le deviner dans son avenir présent de possibilités matérielles et morales, le deviner dans son avenir de progrès, de beauté, d’harmonie.” Cela montre la puissance de la propagande et son rôle fondamental pour convaincre que Salazar, “ce chef”, était bien pour le pays.

Salazar avait aussi besoin du soutien de l’Eglise, notamment dans ses négociations pour garder ses colonies, et pour convaincre la population que ses actes sont bons pour le pays. Il était partisan de “rendre à César ce qui est à César et rendre à Dieu ce qui est à Dieu”.

D’ailleurs, le régime de Salazar était proche du régime d’Hitler, autant sur leurs idéologies en commun que sur leurs relations diplomatiques. Cela n’a pas empêché Salazar de négocier avec les Américains. Il jouait sur les deux tableaux pour tenter de garder une politique neutre et

éviter de s'impliquer directement dans le conflit. En effet, l'Estado Novo a cédé aux forces américaines du territoire sur leur colonie en atlantique nommée Les Açores”.

Ce régime dictatorial a eu de sévères conséquences. En effet, Salazar a mis en place un régime autoritaire reposant sur un contrôle étroit de l'Etat, de l'économie et de la société. De plus, ayant réprimé toute opposition politique, et ayant une police secrète (PIDE), la population ne se sentait pas libre et en perpétuelle surveillance. Près de la moitié du pays vivait dans la pauvreté, notamment dans le nord du Portugal et dans les zones rurales. Cette pauvreté était accompagnée d'un taux d'alphabétisation énorme lié au travail infantile. Les enfants devaient aider aux champs, dans les usines de textile, afin d'apporter un peu d'argent dans le foyer. Ils n'ont donc pas été instruits et n'ont jamais appris à lire ou à écrire. Le Portugal était en retard dans les progrès de la médecine. Beaucoup de portugais sont morts sans soin lors des épidémies de jaunisse, de tuberculose, paludisme. En particulier dans les régions rurales et moins développées, le Portugal souffrait d'un manque d'infrastructures sanitaires, de ressources médicales limitées. Cela a provoqué une propagation des maladies plus féroces et a rendu le traitement difficile.

Pour toutes ces raisons, il y a eu une vague d'émigration massive vers d'autres pays qui pourraient leur offrir de meilleures conditions de vie.

2. Types de traumatismes vécus et impacts sur la mémoire collective

Afin de mieux comprendre les enjeux de ce régime dictatorial sous Salazar, l'histoire d'une famille portugaise va illustrer les types de traumatismes vécus et l'impact sur la mémoire collective. Les récits suivants sont racontés par la grand-mère d'Anaïs Ferreira, son oncle et son père.

Manuel Ferreira et Maria Amélia sont nés en plein régime dictatorial. Tous deux ont pourtant vécu une enfance bien différente.¹⁰

L'enfance de Manuel Ferreira

Manuel est né en 1935, dans un petit village du nord du Portugal, nommé Vermoim. Le jour de sa naissance, il n'était promis à une enfance ni facile ni agréable. Il est né dans une famille sans père, dans une situation d'extrême précarité et dont la mère, Rosa Ferreira, n'était pas mariée et devait élever ses 3 enfants seules (qui de plus n'étaient pas du même père). Malgré leur situation misérable, sa mère avait décidé d'adopter une petite fille orpheline, qui s'appelait Anne.

Son environnement n'était donc pas propice à se forger une éducation, aller à l'école, apprendre à lire, écrire. Bien que l'école soit gratuite, l'intérêt que la population portugaise portait à son égard semblait limité. Au début du XXème siècle, l'évolution de l'alphabétisation au Portugal avait une étroite liaison avec la ruralité et le travail infantile. A l'âge de six ans seulement, il

¹⁰ Voir arbre généalogique, Figure 2 p.18

partait mendier dans les rues des villages du nord du Portugal, à la recherche d'un petit peu de nourriture. Il racontait qu'il ne mangeait pas chaque jour, que cela dépendait de la générosité des gens. Aussi, il se contentait d'une chemise ou d'un polo. Lorsque sa mère lavait ses habits, il devait attendre nu sur son lit, le temps qu'ils sèchent.

Entre ses six et quatorze ans, ses souvenirs sont un peu plus troubles et se mélangent. Il passait la plupart de son temps avec sa sœur Carolina, ou travaillait dans le bâtiment. C'est seulement dans les années 1990 qu'une loi interdisant le travail des enfants de moins de 16 ans a été mise en place. Par ailleurs, les enfants du nord du Portugal étaient beaucoup plus touchés que ceux du Sud et travaillaient principalement dans la production de textile, de chaussures et les activités de bâtiments. A 14 ans, il a travaillé pendant 2ans dans le bâtiment, puis est entré dans une usine. Le travail à l'usine était bien plus intense, d'autant plus qu'il travaillait à la tâche. Il pouvait faire 8h comme 15h par jour. Ce qui comptait c'était d'être le plus rapide et efficace possible. Plus il fabriquait et produisait, plus il était assuré d'avoir une plus grosse paye à la fin. Cette période était très intense et fatigante, mais malgré les sacrifices qu'il a dû faire, cela lui a forgé un caractère et une volonté d'acier. Il ne se plaignait jamais, faisait preuve de pugnacité même dans les moments les plus éprouvants. L'abandon était pour lui le plus gros des échecs. Manuel ressentait une certaine forme de fierté. Il avait d'ailleurs gardé quelques feuilles tamponnées pas son contre-maître qui montraient qu'il avait été l'ouvrier le plus rapide avec la meilleure qualité de travail.

Cependant, on doit se rappeler qu'à cette époque, nous sommes dans les années 50 : Manuel n'est encore qu'adolescent, et même s'il avait la volonté ferme de faire du bon travail, il faisait des bêtises. Un de ses passe-temps préférés étaient de mettre les machines de ses copains en panne. Il devait bien trouver de la légèreté quelque part. Malgré ce comportement, qu'on pourrait qualifier de puéril, il avait bon cœur et partageait toujours sa prime en tant que meilleur ouvrier avec ses copains. C'était aussi une manière de le punir pour avoir entravé le travail de ses collègues.

De plus, Manuel vivait dans un milieu culturel excessivement pauvre. Il était difficile de s'en extraire seul. Malgré tout, dès la fin de son adolescence, Manuel s'est mis à fréquenter des jeunes qui étaient issus d'un milieu un peu plus aisé, grâce au sport et en particulier au Volleyball. Ce sport était l'occasion de s'amuser avec des jeunes de son âge mais également de parler politique avec eux. Ses amis volleyeurs le poussèrent vers le haut, lui apprirent quelque base de lecture alors même qu'il était jeune adulte. Dans les environs des années 1953, Manuel a donc appris et récité des quatrains de poésies, des citations de certains livres qui l'inspiraient. Cette période-là est un peu floue, mais ce qui est sûr, c'est que ce que ses copains lui ont appris, il ne l'a jamais oublié. Même 50 ans plus tard, on pouvait l'entendre fredonner des airs de poésie.

Manuel s'est donc bien rapproché de ses amis volleyeurs, et discutaient énormément. A cette époque, l'ennemi numéro 1 de la dictature portugaise était le communisme. Chaque communiste était poursuivi, torturé, tué ou porté disparu. De plus, les communistes étaient chassés par la PIDE. Manuel savait que ses amis étaient communistes, et partageait même leurs idées. Or, c'était le mot interdit, le mot tabou. Un jour, alors qu'il allait à un de ses

entraînements habituels, plusieurs de ses amis communistes avaient disparu. Ce n'était pas une fugue d'adolescents : Manuel savait pertinemment qu'ils avaient été pourchassés par la PIDE. Il ne savait pas s'ils étaient en vie, ou torturés au fond d'une cave. La seule chose qu'il savait, c'est qu'il devait se taire. A partir de ce moment-là, il ne parla plus jamais de ses opinions politiques.

Ce récit montre bien l'impact profond de la dictature sur la mémoire collective. En particulier, la dictature de Salazar était caractérisée par une répression politique sévère. Les libertés civiles étaient très limitées, et comme l'exemple des amis de Manuel le montrent, les opposants politiques étaient persécutés. De plus, les citoyens vivaient dans un environnement où les libertés individuelles étaient fortement restreintes. Les manifestations, les syndicats et les activités politiques étaient sévèrement contrôlés, ce qui affectait la capacité des individus à s'exprimer librement et à participer à la vie politique. Cette répression a donc créé une atmosphère de peur et de contrôle, laissant des cicatrices profondes dans la mémoire collective du peuple portugais.

De son côté, Maria Amélia semblait promue à une enfance plus facile.

Enfance Maria Amelia Fernandes Da costa

Maria Amélia est née à Joane en 1938, dans un petit village du nord du Portugal à une dizaine de kilomètres de Vermoim. Elle était la sixième enfant d'une fratrie de neuf enfants, elle avait 5 sœurs et 3 frères. Amélia était très proche de son père, elle l'admirait et le prenait comme modèle. José Ferreira Da Costa était officiellement boulanger. Cependant, afin d'arrondir les fins de mois, il était également menuisier, sabotier et jouait au violon. Amélia éprouvait tellement d'admiration, qu'il est encore difficile de savoir si tout ce qu'elle disait à son sujet était vrai. Apparemment, José écrivait des poèmes, qu'il lisait à ses enfants, et savait lire français. Contrairement à Manuel, Amélia a eu la chance d'aller à l'école. Même si ce ne fut que de courte durée, elle y apprit les bases de lectures, et elle s'est toujours vantée d'être la plus forte de sa classe en chiffres en Romain. 80 ans plus tard, si on lui demande « Dans quelle matière étais-tu la plus forte ? », elle répondra assurément « Les chiffres romains ! ».

Elle ne put malheureusement pas rester plus de 2 ans à l'école, car comme beaucoup d'enfants de sa génération, il fallait qu'elle travaille. L'aide des enfants dans les travaux de la campagne était considérée comme essentielle. On sacrifiait sans remords l'éducation. De plus, les femmes de la première moitié du XXe siècle étaient liées aux tâches ménagères et au travail des champs. La société patriarcale ne ressentait donc pas le besoin que les femmes sachent lire. Aussi, le peu de mobilité sociale n'incitaient de toute façon pas aux études, encore moins lorsque l'on était femme. C'est ainsi, qu'à l'âge de 8 ou 9 ans, Amélia parti travailler à l'usine. La plupart du temps, elle restait sous la machine à coudre de sa mère et l'aidait en ramassant les fils qui étaient tombés. Parfois, elle l'aidait en faisant les nœuds.

Malgré ses deux années d'études, et grâce à l'éducation de son père, Amélia savait lire. Souvent, elle voyait des trains passer dans son village sans s'arrêter, qui étaient bâchés et sur lequel on pouvait lire « sobras de pão », soit « excédent de pain ». Ces trains allaient droit vers

l'Allemagne, puisque à l'époque, la dictature portugaise était soutenue par Hitler pendant la seconde guerre mondiale. Elle était choquée, car bien que son père soit boulanger, il n'y avait pas souvent de pain à la maison. Sa famille et son entourage mouraient de faim, pendant que des convois entiers de pains du Portugal partaient tout droit en direction de l'Allemagne. Amélia racontait qu'ils ne mangeaient que 2 fois de la viande par an : aux grandes occasions comme Noël et Pâques. Le matin, ils ne mangeaient pas, et se contentaient de soupe midi et soir : « Nous ne mangions que de la soupe, et avions le droit à 1kg de riz pour 8 personnes par semaine, le reste c'était tout pour les riches ».

Malgré toute la bonne volonté qu'elle pouvait mettre à l'usine, elle n'était pas payée mais contribuait au salaire de sa mère. Elle reçut officiellement sa première paye lors de ses 14 ans. Amélia avait énormément de frères et sœurs, mais malheureusement, à cause de la famine qui couvrait le pays, 4 de ses frères et sœurs sont morts peu après leur naissance. Malgré leurs décès, il restait 11 bouches à nourrir à la maison. Et ceci devint d'autant plus compliqué quand son père tomba malade de la jaunisse. Il mourra en 1954 alors qu'elle n'avait que 14 ans. José n'avait que 54 ans quand il est mort, ce qui traduit du lien étroit entre la dictature et le manque de progrès médicaux. Il est mort sans soin ni soulagement.

Elle se retrouva donc seule, sans personne sur qui compter. Elle travaillait dur, se levait tôt, allait faire le ménage chez certains de ses voisins, aidait sa mère à l'usine, allait au champ pour essayer de trouver de la nourriture pour ses frères et sœurs. Amélia ne s'est jamais remis de la mort prématurée de son père. Déjà, car elle voyait en lui un modèle, et puis surtout, elle se retrouvait seule avec sa mère, Maria Angeliqua Fernandes, qui la battait elle et ses frères et sœurs. Lorsque son père était encore vivant, il prenait toujours sa défense et la respectait, ce qui lui épargnait plusieurs violents coups.

Le Portugal était/est un pays très catholique, sa famille en particulier était organisée autour de nombreuses personnes engagées dans l'église. Elle avait des oncles qui étaient prêtres, moines et des tantes qui étaient religieuses. Ces personnes avaient au nom de la morale beaucoup de pouvoir, en particulier un de ses oncle. En effet, en tant que prêtre, la population venait se confier à lui et lui disaient leurs péchés. Ce fameux prêtre était connu pour se pavaner dans les rues avec une voiture coccinelle, qui était hors de prix pour un simple prêtre. La raison était simple : ce prêtre était corrompu et était étroitement lié avec la dictature portugaise. C'était loin d'être le seul. L'Eglise portugaise et la dictature collaboraient. Alors que la population venait confier leurs péchés et leurs actions contre la dictature, les prêtres allaient les dénoncer. Pour chaque dénonciation, la dictature portugaise les récompensait généreusement avec des dons financiers et matériels. Alors que l'Eglise est censé être garant de la morale, il semblait bien que les Portugais ne pussent avoir confiance en personne, même pas en l'Eglise.

Rencontre Amélia et Manuel

Alors qu'Amélia et Manuel se rencontrent vers la fin des années 50, le Portugal est confronté à des défis socio-économiques, notamment concernant la santé publique : le taux de mortalité

infantile et le nombre de mort-nés étaient très élevés. Ils se marièrent en 1949. Ainsi, les jeunes mariés ont perdu 3 de leurs enfants. Amélia était dévastée, et comme elle venait d'une famille très religieuse, elle réussit à baptiser ses enfants afin qu'ils puissent « entrer dans la maison de Dieu », comme elle disait. Les conditions sanitaires étaient souvent précaires, surtout dans les zones rurales et les régions moins développées du pays. C'est pourquoi ils décidèrent de quitter la France en 1963.

Départ en France de Manuel et Amelia

Le motif sociologique du départ de Manuel et Amélia vers la France, c'est donc d'abord pour avoir une chance d'enfin être parents. Mais, la raison politique de leur départ, c'est que Manuel avait des opinions communistes qu'il a dû taire pendant toute cette période au Portugal. Il y avait une atmosphère tellement pesante, qu'il ne se sentait pas de vivre plus longtemps dans un pays où il ne s'y sentait pas en sécurité.

L'impact de la dictature de Salazar sur la mémoire collective est dépeint à travers les récits personnels de Manuel et Maria Amélia Ferreira, qui représentent deux expériences différentes sous ce régime autoritaire. Ces récits reflètent divers aspects de l'impact de la dictature sur la société portugaise de l'époque.

La mémoire de l'histoire de la famille

Les autorités françaises ont eu un rôle déterminant dans la venue massive de Portugais.

Comme le gouvernement de Lisbonne bloque les sorties légales, l'administration française régularise les entrées clandestines de Portugais. Ces régularisations deviennent systématiques à partir d'avril 1964. Dès lors, les Portugais, informés par leurs proches et par les rabatteurs et passeurs qui diffusent amplement l'information, savent qu'ils pourront facilement trouver un emploi en France, rembourser les frais du voyage clandestin et régulariser leur situation. Manuel faisait partie de ces hommes qui ont aidé les Portugais à s'insérer dans la société française. Venu une première fois clandestinement en 1961, Manuel a pu trouver un travail et ainsi permettre à énormément d'autres portugais de trouver un loyer, un travail. Dans le compiégnais, Manuel avait un rôle déterminant. Tous les Portugais le connaissaient et ont fait appel à lui. C'était une pierre angulaire pour les clandestins portugais. Par exemple, afin d'inclure les jeunes portugais, il est à l'origine d'un club de foot compiégnais. Ce club de foot visait à inclure les enfants portugais avec les autres enfants. Il a aidé des dizaines de familles dans leur insertion en France. Ce n'est qu'en 1963 qu'il fait venir sa femme en France.

En effet, la partie la plus difficile du voyage clandestin se trouve en Espagne. Sans passeports, les Portugais doivent traverser le long territoire espagnol cachés dans des camions, des voitures ou en marchant la nuit. En prenant la décision de régulariser tous les Portugais entrés irrégulièrement en France, le gouvernement français désire volontairement favoriser l'immigration portugaise. L'immigration portugaise était considérée comme positive dans une logique économique, car ils étaient perçus comme des travailleurs sérieux et dociles. De plus,

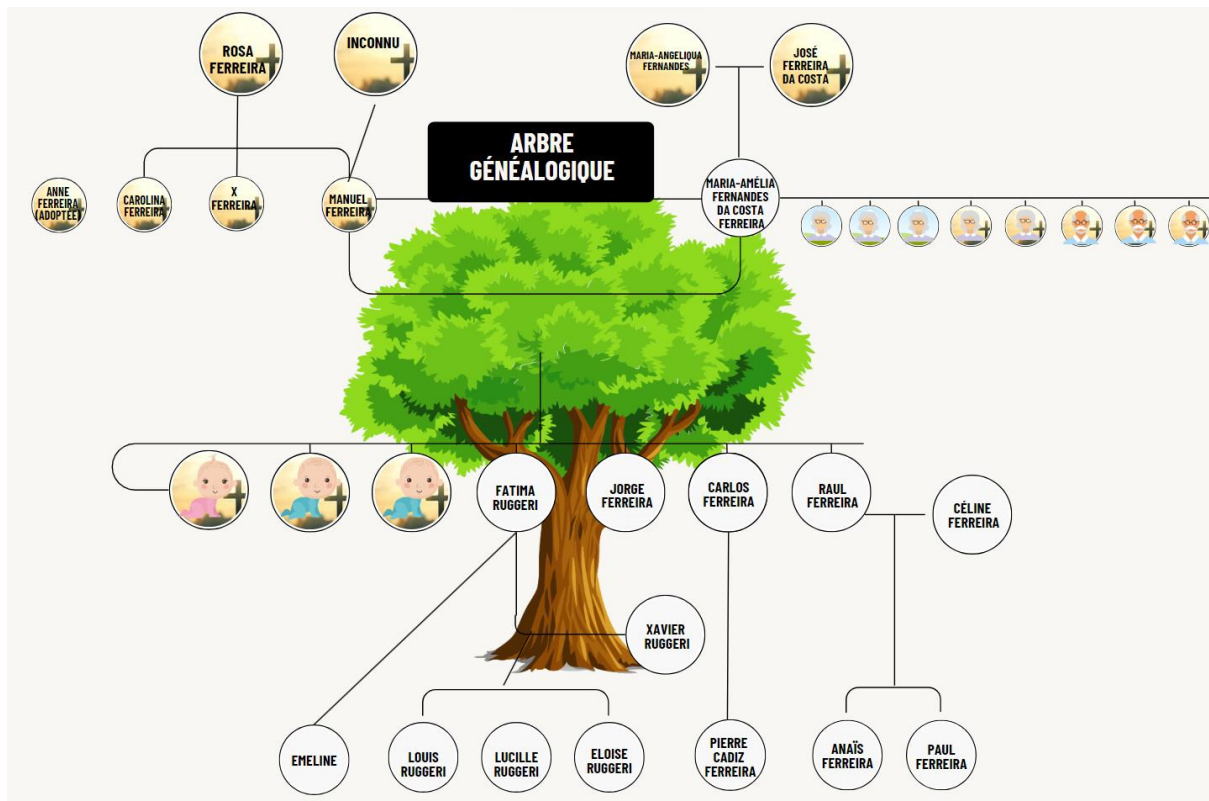
c'étaient des blancs, chrétiens et donc facilement assimilables dans une logique démographique. Dès lors, jusqu'en 1974, les Portugais bénéficient d'un traitement dérogatoire.

Arrivés en France, Manuel et Amélia ont dû apprendre le français afin de s'intégrer dans la société française. Il faut se rappeler qu'ils étaient analphabètes, n'ayant jamais été à l'école. Ils ont dû alors se débrouiller seuls pour apprendre le français et se trouver une place. Manuel travaillait en tant que maçon et Amélia travaillait dans le textile et faisait aussi le ménage. C'est ainsi que la plupart des communautés portugaises en France se sont formées. Ils se liaient d'amitié avec des immigrés qui parlaient leur langue. Encore aujourd'hui, Amélia n'a des amis qu'exclusivement portugais. Elle ne s'est jamais réellement intégrée dans la société française malgré le fait qu'elle travaillait pour des Français.

Ils ont enfin eu accès aux soins médicaux, ce qui leur a permis d'avoir des enfants.¹¹

Ils ont ainsi eu 4 enfants, une fille et trois garçons. Le désir d'avoir une famille était enfin accompli. Cependant, ils avaient tout de même une situation précaire. Cela n'a pas empêché les quatre enfants de plus tard construire une famille, avoir un métier stable, une voiture. En vieillissant, les traumatismes que Manuel a vécus l'ont plongé dans l'alcool. Il est alors devenu alcoolique, buvant chaque jour et étant soûl. Cela ne favorisa donc pas les meilleures relations avec ses enfants même s'il était content d'aller voir ses fils jouer au foot. Le premier jour où Manuel vit un de ses fils dans sa belle voiture, en costume, il était très fier. Il se dit que malgré toutes les épreuves de la vie, ses enfants ont réussi leur vie. Manuel est mort en 2012, et a eu le temps de connaître tous ses petits-enfants et de voir ses enfants réussir.

¹¹ La France était bien plus avancée dans le secteur de la médecine, et avait fait d'énormes progrès dans les techniques et machines.



En somme, la mémoire collective de la dictature de Salazar au Portugal est un héritage complexe et évolutif, influencé par les expériences individuelles et collectives, ainsi que par les efforts continus pour préserver la mémoire historique et faire face au passé autoritaire du pays. Cette mémoire collective continue de façonner l'identité et les perceptions de la société portugaise moderne. De manière similaire, le génocide des Arméniens, un des massacres les plus ample, a renforcé les liens collectifs ainsi que la mémoire de cet évènement. Forcés à se disperser, une identité collective prononcée s'est forgée au sein des Arméniens restants.

Des expériences traumatisantes ont marqué les vies des membres des familles Ferreira et Helvadjian. Naturellement, cela a eu un impact qui s'est transmis à leurs descendants, nous allons voir de quelle manière ces traumatismes se sont transmis et ont évolués.

II. Mécanismes de transmission et évolution des mémoires traumatisantes

A. Transmission familiale et communautaire

1. Modalités de transmission des traumatismes au sein des familles arméniennes et portugaises

La transmission des traumatismes au sein des familles, qu'il s'agisse du génocide arménien ou de la dictature portugaise, peut se produire de différentes manières. Les familles transmettent souvent les récits, les souvenirs et les expériences vécues pendant ces périodes traumatisantes. Les survivants du génocide arménien ou les victimes de la dictature portugaise peuvent partager leurs histoires avec leurs descendants, ce qui peut avoir un impact émotionnel et psychologique sur les générations suivantes. Dans certaines familles, les traumatismes non résolus peuvent affecter la santé mentale des survivants et de leurs descendants. Les effets du stress-post-traumatique, de la dépression, de l'anxiété ou d'autres troubles mentaux peuvent être transmis à travers les interactions familiales et les modèles de comportement.

Dans le cas de la famille Ferreira, on pourrait dire qu'une sorte de culture du silence est née. En effet, comme Manuel avait des idées communistes, il a dû taire ses opinions politiques pour ne pas être persécutés. Lorsqu'il est arrivé en France, il a adhéré au syndicat de la « force ouvrière ». Il a été syndiqué de ses 28 ans à ses 59 ans. Il mettait un point d'honneur à cotiser à ce syndicat, mais n'en a jamais parlé à ses enfants. Un de ses fils l'a découvert par hasard en fouillant dans une boîte de domino, où une carte de syndicat y était cachée. Personne ne l'avait jamais vu aller à aucune réunion, mais c'était pour lui, l'occasion de mettre un point d'honneur à défendre son idée, même s'il ne l'a jamais clairement manifesté. Il a tellement été formaté à se taire que même en France, même en démocratie, il n'a jamais osé avouer, ni parler clairement de ses convictions politiques. Ses enfants ont donc également pris l'habitude de ne pas ou peu parler de politique ou à donner leurs opinions à cause de cette culture du silence.

Cette culture du silence était accompagnée du manque de confiance. La confiance est très dure à accorder et ils ne supportent pas la trahison. La confiance est très compliquée chez tous les descendants de Manuel et Amélia. Une phrase que toute la famille a pu entendre est "Surtout ne fais confiance à personne, les seules personnes qui ne te trahiront jamais sont ton père et ta mère".

La génération des enfants d'Amélia et Manuel a grandi dans un foyer où le père incarnait l'autorité, la voix de la raison. Ils n'osaient rien dire de travers par peur de sévères représailles. En effet, le père avait une place centrale, due aux valeurs conservatrices et traditionnelles promues par le régime. Le père était perçu comme le responsable de la protection, de la direction et de la discipline du foyer. Il était chargé de transmettre les traditions familiales et culturelles aux générations suivantes, contribuant ainsi à maintenir la cohésion et l'identité familiale. Par exemple, chaque dimanche, la famille se rendait à l'église, peu importe le temps ou les obligations externes. La religion a toujours eu un rôle fondamental malgré les trahisons qu'ils ont pu connaître. Amélia est fidèle et amie avec les sœurs de l'église. Elle souhaite que

chacun de ses enfants et petits-enfants soient baptisés et se marient afin qu'ils rentrent dans la maison de Dieu. D'ailleurs, une valeur très traditionnelle qu'elle souhaite transmettre est la vertu autour du mariage. Elle souhaite à ses petites filles de se marier avant d'avoir des enfants ou même d'avoir des relations intimes. Peut-être est-ce en lien avec le fait que son mari soit un fils illégitime, et donc elle ne souhaite pas reproduire ce schéma.

La transmission peut aussi passer par le chant. Amélia a toujours beaucoup chanté depuis son plus jeune âge. Elle a appris des chants à ses enfants et ses petits-enfants. Il existe de nombreuses chansons, sur la religion, la police et des chansons paillardes. Une chanson qu'elle répétait souvent s'appelait « Olha o Policia Sinaleiro », ce qui veut dire « regardez le signal de la police ». Cette chanson avait un rythme très entraînant et joyeux mais traduisait du climat de peur et de méfiance, où les conversations politiques risquaient d'être surveillées et où l'expression ouverte d'opinions dissidentes était hautement risquée.

Chez les Helvadjian comme chez les Ferreira, la transmission se fait aussi via la nourriture. Par exemple, les plats et desserts sont toujours d'origine arménienne lors des repas de famille. Que ce soient les enfants ou les petits-enfants de Marie-Claire, tous ont appris les recettes traditionnelles et achètent régulièrement des produits arméniens. C'est d'ailleurs probablement à cause de la famine subie par Vartouhi que la nourriture a une place importante et doit être abondante à chaque repas. Côté portugais, des plats typiques sont transmis comme les accras de morues, les soupes de "chou à la vache", les pâtes à la cannelle, ou le fameux riz au "feijao".

Au Portugal, ayant connu la pauvreté, l'argent a toujours été un sujet très sensible. Amélia a pris l'habitude de thésauriser l'argent qu'elle avait. Cette peur de manque d'argent, elle l'a transmise à ses enfants.

Elle a également vécu de profonds traumatismes concernant la maternité. Après avoir perdu 3 de ses enfants, elle a toujours voulu avoir une grande famille. La famille est une des choses les plus importantes pour elle. Elle répète souvent "J'adore les petits bébés et j'ai hâte de pouvoir porter mon arrière-petit-fils dans mes bras". Amélia a appris à ses enfants que la plus belle chose qui existe sur terre est d'avoir des enfants. C'est ainsi que sur ses quatre enfants, deux sont professeurs et sont en contact permanent avec des enfants, et ont également des enfants. De même, la famille est d'une grande importance pour les Helvadjian. Il est très important de rester soudé et d'accepter chacun comme il est afin que personne ne soit exclu.

Aussi, une des valeurs fondamentales est la résilience. L'abandon est pour chacun un des plus grands échecs. L'échec n'est pas de se tromper, mais de ne pas recommencer. Si on tombe, on se relève. Les deux familles partagent également cette valeur. Pour illustration, une vidéo est connue dans la famille arménienne : 2 cousins se battent avec des oreillers, Marie-Claire étant en train de filmer. A un moment, l'un des deux tombe et n'arrive plus à se relever sous les coups de l'autre. Là où une autre grand-mère aurait probablement demandé aux garçons d'arrêter le jeu, Marie-Claire continue de filmer et encourage son petit-fils : "Aller Simon ! Relève-toi ! Ne te laisse pas faire ! Mais relève-toi je te dis !". Cette anecdote à priori anodine et amusante est pourtant ancrée dans la mémoire de chacun car elle montre la force de résilience

venant probablement du côté arménien, et rappelle à tous que c'est leur grand-mère qui leur a transmis sa force combative.

En ce qui concerne l'Arménie, personne de la famille n'y est retourné. Pour Zareh et Siranouch, la terre où ils ont grandi n'était plus la leur. Ils en ont gardé une douleur intérieure qui s'est peut-être transmise : leurs enfants et petits-enfants n'y sont jamais retournés/allés. Marie-Claire garde en mémoire le pays que lui décrivaient Zareh et Siranouch et est fière d'appartenir à ce peuple qui se bat pour sa terre et sa religion depuis le 6^e siècle avant J-C. De même, elle est fière de son grand-père qui aurait pu rester en Turquie en devenant musulman et en supprimant le « -ian » de son nom de famille, mais a choisi de partir par fierté de sa culture/religion. Marie-Claire s'associe aux Arméniens qui subissent la tragédie du Haut Karabagh et les aide. Cependant, elle se sent Française et aime la France, ce qui participe d'une certaine manière à la conservation de l'identité arménienne. En effet, les Arméniens ont un lien avec la France depuis plusieurs siècles et ce lien fait partie de leur histoire. Cette fierté d'être à la fois française et arménienne a donc participé à la transmission.

Marie-Claire s'est mariée avec Emile Nicole, un protestant français et ils ont eu 3 enfants : Myriam, Jean-Marc et Thierry, chacun avec un prénom arménien, respectivement Koarig, Vartan et Tigran. Jean-Marc donne également des prénoms arméniens à ses enfants des années plus tard, montrant ainsi la transmission de la fierté arménienne.

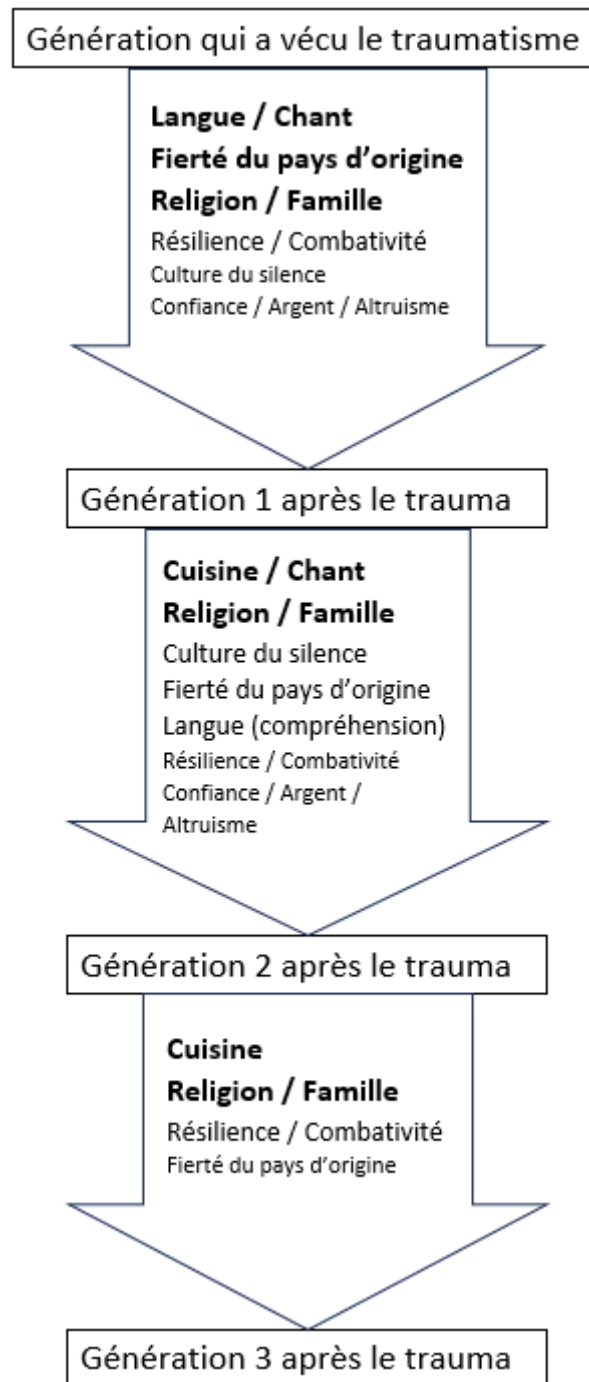


Figure n°3 : Schéma récapitulatif des transmissions

(pour la génération 3, on ne sait pas pour la famille d'Anaïs car elle n'existe pas encore)

En comparant les traditions qui ont été conservées, on peut remarquer que la transmission passe par les sens comme la cuisine ou le chant qui stimule le goût et l'ouïe. Pour ce qui est des valeurs, elles sont transmises par des actions répétées qui traduisent la présence ou l'absence d'une idée, comme l'absence d'opinion politique ou la présence

d'encouragements répétés qui poussent à ne pas oublier. De plus, on peut remarquer que la langue s'efface des transmissions.

2. La mémoire cellulaire

Passeportsanté définit la « mémoire cellulaire » comme étant une « théorie controversée selon laquelle des éléments tels que les souvenirs, les habitudes, les intérêts et les goûts pourraient être stockés dans toutes les cellules de notre corps, et pas seulement dans notre cerveau. »

Dans le cas précis des événements traumatiques tels que le génocide arménien ou la dictature portugaise, on pourrait parler de « mémoire transgénérationnelle » ou « mémoire familiale inconsciente ». Elle se transmet donc de génération en génération jusqu'à ce que l'information arrive à la conscience d'un descendant. Elle peut se traduire par un comportement, un caractère, une tendance, un mode de fonctionnement, un schéma, qui est empreint d'une charge émotionnelle inconsciente, implicite, liée à un événement traumatique du passé.

Dans les deux cas précis : la dictature de Salazar et le génocide arménien, les familles ont vécu des choses traumatisantes. Ainsi, tout l'émotionnel et les traumas qu'ils ont vécus est inscrit dans les cellules de notre corps. Par exemple, la mémoire de la famine, de privation va influencer une envie de compulsion alimentaire, de surpoids chez la descendance. Que ce soit chez la famille portugaise ou arménienne, il y aura toujours trop de nourriture. Peut-être cela traduit la peur du manque ? La peur que leur descendance puisse connaître la faim. Aussi, nos aïeux étant « mal morts », c'est-à-dire d'un décès violent, ou injuste, notre mode de vie a pu en être influencé. Ce type de mémoire peut avoir de lourdes conséquences dans la vie des descendants.

B. Transformation et évolution des mémoires

1. Adaptation des récits et des souvenirs en fonction du temps et de la culture

Ainsi, chacun adapte les valeurs et les traditions qui lui sont transmises à sa propre existence et les applique à des contextes différents. Les récits qui en découlent évoluent donc et ne sont pas les mêmes pour chaque individu de la même génération.

De plus, on peut observer un certain phénomène d'acculturation des traditions et valeurs au pays d'accueil, la France. Par exemple, bien que les recettes de cuisine viennent d'Arménie à l'origine, il a fallu les adapter aux produits trouvés en France. Par la suite, la descendance a appris les recettes exécutées par les générations précédentes et se sont un peu modifiées selon la mémoire de chacun. A leur tour, ces générations ont réalisé les recettes en les adaptant à leurs goûts personnels et à ceux de leur entourage Français et les ont transmis, et ainsi de suite.

Finalement, les recettes dites arméniennes dans la famille de Naomi ne sont sûrement pas les mêmes que celles d'autres Arméniens.

De même, les chants ont sûrement évolué par rapport à ceux qui étaient chantés au Portugal.

Il est cependant dur de rester attaché aux traditions d'un pays sans y retourner. C'est pour cela que à la suite d'une publicité qui incitait les Arméniens à retourner en République Soviétique socialiste d'Arménie (qui devient l'Arménie indépendante en 1991) en Union Soviétique, la sœur de Vartan et son mari ont voulu retourner vivre en Arménie, leur pays natal, sans vraiment savoir à quoi s'attendre. Alors que les courriers étaient très surveillés, il a été convenu qu'ils devaient envoyer une photo d'eux debout si tout se passait bien, et assis si le pays n'était pas si accueillant qu'ils le pensaient. Peu après qu'ils soient partis, Vartan reçoit une photo de sa sœur et son mari allongés : le pays était loin d'être celui de leurs souvenirs.



Figure n°4 : Affiche publicitaire de 1935

2. Évolution des mémoires collectives et individuelles au fil des générations

Via les comparaisons, on remarque une tendance à l'oubli des natures traumatisantes associées à des valeurs ou des traditions. Il y a pourtant une conservation forte de certaines coutumes.

En effet, la religion représentait la seule source de rassemblement pour les Arméniens et le lien entre chacun mais aujourd'hui, bien qu'elle garde une signification importante, cette dimension s'est effacée de la mémoire.

De même, alors que taire son opinion politique était une nécessité pour survivre sous le régime dictatorial, il s'agit aujourd'hui d'une habitude qui a perdu son caractère vital.

Cependant, certains événements comme le massacre des Arméniens du Haut Karabagh ravivent une mémoire inconsciente des épisodes traumatisants chez les générations qui auraient eu tendance à écarter la nature bouleversante de leurs coutumes. Pour la famille de Naomi, la troisième génération après le traumatisme subit une résurgence de la fierté d'être arménien, d'une colère contre les Turcs et d'un besoin de connaître et s'approprier l'histoire qui commençait à être oubliée.

Nous avons donc remarqué des similitudes mais également des différences dans les mécanismes de transmission au sein des deux familles. Nous pouvons donc nous demander quels sont les facteurs qui influencent la transmission des mémoires traumatisantes ?

III. Facteurs influençant la transmission des mémoires traumatisantes

A. Héritage culturel et identité collective

1. Importance de l'identité arménienne dans la transmission des mémoires du génocide

L'identité arménienne est à différencier de la culture arménienne. L'identité ici est une manière de se différencier des autres groupes et de conserver une exception culturelle. Elle cherche donc à se focaliser sur des différences présentes avec les cultures voisines et ainsi s'opposer à elles. Les cultures autour vont également chercher à définir leurs identités en partie en opposition à la culture et à l'identité arménienne de façon à se différencier. Ainsi, les différentes identités s'influencent en permanence par un jeu d'opposition.

L'identité arménienne a joué un rôle important dans la transmission des mémoires post-génocide. Cela est due au fait que c'est en grande partie l'identité arménienne qui est la raison des persécutions et donc de l'extermination que les Arméniens ont subie.

Tout d'abord, un des facteurs principaux du génocide est la religion. En effet les Arméniens ont une longue histoire en lien avec la religion chrétienne : l'Arménie fut d'ailleurs l'un des premiers états officiellement chrétiens à partir des années 300. La religion chrétienne est également une des raisons principales de la persécution des Arméniens à travers l'histoire, étant plongé dans le monde musulman. Ces raisons ont poussé la chrétienté au cœur de l'identité arménienne. Par les temps marqués par l'absence de gouvernance étatique, la religion a permis de conserver une unité au sein des Arméniens, malgré sa dispersion au sein de différents territoires. Le catholicos, figure de patriarche dans l'Église chrétienne orthodoxe, est même devenue un symbole de l'unité et de l'identité arménienne. Cette religion est également

devenue leur fierté ainsi qu'une raison de se battre : historiquement les guerriers arméniens chantaient et gravaient des psaumes sur leurs armes. Il est également à noter que si un arméniens se convertissait à l'islam, il devenait selon la communauté arménienne un Turc, montrant bien ainsi à quelle point la religion chrétienne et l'identité arménienne sont liés.

Dans l'article *Quelques réflexions sur l'identité arménienne* de Claude Mutaïan, il est également mis en exergue l'importance de la diaspora dans l'identité arménienne. Effectivement le peuple arménien a connu des diasporas tout au long de son histoire, d'Europe jusqu'en Inde. Certes les Arméniens expatriés au cours de l'histoire ont développé des cultures et des identités en rapport à leurs pays d'accueil, mais une identité arménienne est restée ancrée en eux comme un lien persistant vers leur origine. Les derniers souverains arméniens étaient même intitulés Tagavor aménain Hayots, souvent traduit par " Roi de tous les arméniens" ce qui incluait les arméniens hors du royaume de Cilicie entre le XI^e et le XIV^e siècle.

Il est également indéniable qu'une identité arménienne s'est développée autour du génocide. Tout d'abord à cause des mémoires traumatiques des rescapés qui ont donc été perpétrés à leurs descendants mais également par le déni turcs à propos du génocide. Les Turcs, par le récit officiel, ont bannis une identité et une mémoire de déni du génocide même si plusieurs témoignages de massacres d'arméniens ont persisté. Le conflit arméno-turc s'est donc transformé avec le temps en conflit de mémoire. Une identité arménienne politique s'est également forgée dans la lutte pour la reconnaissance officielle du génocide notamment de la part du peuple et de l'état turque. C'est également ainsi que certains pensent que la reconnaissance du génocide par le gouvernement Turque marquerait la disparition d'un pan de l'identité arménienne.

On remarque également que l'identité arménienne des communautés hors d'Arménie est très distante de leur terre d'origine. Suites à la tragédie s'y étant produites, les mémoires y sont encore très sensibles et le retour en Arménie est toujours très difficile. En contrepartie, les Arméniens ont une tendance à vouloir s'intégrer dans leur pays d'expatriation et à ne pas faire de vague.

L'identité arménienne est donc en partie responsable de la transmission des mémoires du génocide, notamment à cause de la résilience liée à cette identité. Une volonté s'est induite dans la diaspora arménienne post-génocide de vouloir perpétuer la culture et l'identité arménienne. Le peuple étant divisé, il était important pour nombre de survivants de conserver cette culture dans le but de ne pas la dénaturer ou la perdre et ainsi pouvoir la transmettre aux générations suivantes.

2. Impact de l'identité portugaise dans la répression et la résistance à la dictature

L'identité portugaise fut également impactée par les années de la dictature salazariste ainsi que la révolution qui y a mis un terme.

On peut d'abord noter un impact politique et social. Effectivement les décennies de contrôle de la population, d'oppression de l'opposition politique et de censure de toutes les informations néfastes au régime de Salazar ont doté l'identité portugaise de valeurs fortes de liberté ainsi qu'une volonté importante de préserver la démocratie et de défendre la justice sociale. Le ciment de ses idées dans l'identité portugaise étant le soulèvement de la population contre le régime dictatorial notamment la révolution des Œillet le 25 avril 1974. La sortie du régime dictatorial a apporté beaucoup de changement pour le peuple portugais notamment un retour à la liberté et à la parole libre. Même si bon nombre de personnes ayant vécu sous la dictature ont encore du mal pour exprimer des avis politiques, une puissante volonté d'expression est restée ancrée dans l'identité portugaise. Une transition vers la démocratie s'est effectuée après la révolution des Œillet, ouvrant le peuple encore plus à la politique ainsi qu'à l'expression de ses idées. La libération du peuple portugais par lui-même a également procuré au portugais un fort sentiment de fierté national et d'attachement à leur pays surtout pour les communautés portugaises expatriées à l'étranger. Ce lien perdure au point que même plusieurs générations après ces événements, les personnes d'origine portugaise ont toujours une bonne connaissance du Portugal et ont des contacts avec d'autres portugais restés au pays. Beaucoup de portugais ayant fui la dictature sont même retournés au Portugal suite à la révolution, marquant une ouverture sur le monde du peuple portugais ainsi qu'une grande influence extérieure dans l'identité portugaise.

Les répressions ont également eu un grand impact sur les productions culturelles portugaises. Les artistes et les intellectuels portugais ont été des figures d'insurrection, utilisant leurs œuvres comme des vecteurs d'expression de leurs idéaux de liberté, de justice et en plus général des idées contre les actions du régime despotique. Le paysage culturel portugais actuel est encore marqué de ces actions et de ce besoin d'expression libre. Le système politique actuel est également très influencé par les années de tyrannie, les valeurs de liberté, de participation citoyenne et de respect des droits humains étant certains des piliers centraux.

La dictature ayant voulu contrôler, manipuler et opprimer l'identité nationale portugaise, la révolution a apporté avec elle une réaffirmation des valeurs nationales portugaises comme par exemple la convivialité et l'hospitalité, l'importance des liens familiaux, le respect des traditions religieuses, le sens de la communauté ou encore la résilience. Ces valeurs sont encore plus mises en avant chez les communautés portugaises hors du Portugal qui vont les utiliser comme emblème de liens avec leurs cultures d'origine.

B. Rôle des institutions et de la mémoire officielle

1. Gestion et reconnaissance officielle du génocide ou de la dictature dans les institutions

Les instances officielles ont un rôle important à jouer dans les mémoires car c'est elles qui peuvent reconnaître officiellement l'existence d'un événement. Si un événement

traumatique vécu est nié, la reconstruction est plus difficile et cela impacte les mémoires ainsi que l'identité des victimes.

La reconnaissance du génocide arméniens est un sujet épineux. Le premier pays à le reconnaître est l'Uruguay en 1965. De nos jours, le génocide arméniens n'est reconnu que par une trentaine de pays. Sa reconnaissance est parfois tardive, le parlement européen l'a reconnu en 1987 et la France ne l'a reconnu avec une loi qu'en 2001. C'est également un acte politique fort, comme quand le parlement syrien le reconnaît en février 2020 lors d'un fort moment de tension avec Ankara. Les nouvelles reconnaissances régulière et récente du génocide, comme les Etats Unis d'Amérique en 2021 ou le Mexique en 2023, ravivent régulièrement les mémoires réveillant ainsi les douleurs des survivant et déliant de plus en plus les paroles. Les Arméniens doivent mener un véritable combat pour la reconnaissance de leur souffrance, les mémoires traumatisantes revenant perpétuellement. Trois pays ne reconnaissent pas le génocide arménien : la Turquie, l'Azerbaïdjan et le Pakistan. La non-reconnaissance du génocide est surtout un moyen de conserver des relations privilégiées avec la Turquie. La vision turque quant à elle vise à justifier le massacre en posant les Arméniens en tant que traître à la nation. Pour certains turques encore aujourd'hui ce génocide était une chose à faire et serait à recommencer, ce qui n'as pas pour cause d'apaiser les mémoires des victimes. Le conflit arméno-turque s'est donc transformé avec le temps en conflit de mémoire opposant la reconnaissance du génocide à son déni.

Cependant, les reconnaissances officielles du génocide ne sont pas les seuls gestes faits pour le commémorer. Chaque année, le génocide est commémoré le 24 avril à travers le monde. Différents événements occurrent dans l'optique de préserver la mémoire du génocide et dans l'espoir que ce type d'événement ne se reproduise plus. Ces différentes reconnaissances officielles du génocide arméniens montrent de la part du peuple arméniens et de la communauté internationale une volonté de justice et de vérité pour pouvoir en somme accompagner le deuil et préserver les mémoires arméniennes.

Le peuple portugais possède également des moyens de commémorer la dictature de Salazar ainsi que la révolution qui a renversé le régime. Le 25 avril, le jour de la révolution des Œillets, est devenu un jour férié au Portugal sous le nom " jour de la liberté", le "Pont de Salazar" à Lisbonne fut renommé " Pont de la Liberté" ou encore de nombreuses Rue au Portugal se sont mis à se nommer *Avenida 25 de Abril* (Avenue du 25 avril) ou *Avenida da Liberdade* (Avenue de la Liberté). On note également des actes de commémorations, notamment de la part des communautés portugaises expatriées hors du Portugal.

D'autres initiatives ont été plus controversées, notamment la construction d'un musée sur Salazar en 2019, qui causa la crainte qu'un tel endroit devienne un lieu de pèlerinage pour les individus portant encore l'idéologie fasciste. Une partie de la société portugaise milite pour la restauration historique de la période de la dictature. Une ambiguïté reste donc pour cette partie de la population pensant à une supposée grandeur passée et à une utilisation malhonnête des événements historiques. C'est ainsi qu'une cérémonie s'est tenue en l'honneur de Salazar pour le cinquantenaire de sa mort par groupe de sympathisant.

La dictature et la révolution étant encore très récentes, les mémoires ont toujours du mal à s'exprimer car les acteurs autant actifs et passifs de la période sont toujours présents, et l'influence de cette période reste d'actualité dans la société portugaise. On peut noter par exemple une absence manifeste de lieux commémorant la révolution ou les mémoires de la dictature ainsi qu'un faible nombre d'événements de commémoration.

2. Effets sur la transmission intergénérationnelle des traumatismes

La actes des instances officielles ainsi que les événements actuels ont des impacts importants sur la transmission des mémoires traumatisantes.

Pour le cas du génocide arménien, la vague mondiale de reconnaissance du génocide maintiens les mémoires et donc la douleur éveillé mais permet par la même occasion un soulagement car elle est le fruit d'une lutte acharnée du peuple arménien. Les événements de commémorations effectués par les différents membres de la communauté internationale ont également pour but d'apaiser les mémoires et de les préserver afin qu'il n'y ai pas de création de doute envers la véracité des événements traumatisant et aussi afin d'essayer de prévenir quelconque potentiel événement semblable de se reproduire. Cependant, les dénis du génocide de certains pays créer un affrontement entre différentes mémoires. Les futurs mémoires du génocides arméniens seront irrémédiablement lié à la lutte qui fut mené pour la reconnaissance du génocide par la communauté internationale. De plus, les événements récents en Arménie et dans le Haut Karabagh implique une répétition des événements de persécution des Arméniens. La lutte des mémoires se rallie à une lutte pour la conservation de l'Arménie et de l'avenir du peuple arménien.

Dans le cas de la dictature portugaise, les événements étant encore très récent, il y a un manque de recul majeur sur la période historique. La dictature et la révolution ont impacté en profondeur la société portugaise mais les mémoires concernant ces décennies restent ambiguës. Alors qu'un consensus général tend à condamner le régime dictatorial pour ses pratiques tyranniques et liberticides, une partie du peuple portugais conserve une nostalgie de cette période et met en avant l'idée d'une ancienne gloire passée liée à cette époque. Ce conflit entre les différentes mémoires est un frein à l'apaisement des souffrances des victimes de la dictature de Salazar. C'est également une explication à l'absence de lieu et d'évènement de commémoration : afin d'éviter les tensions il est nécessaire d'éviter le conflit.

Les mémoires de la dictature restent donc très présents chez les descendants des victimes même s'ils n'en n'ont possiblement pas entendu parler, le tabou agissant ainsi comme un frein à la transmission des mémoires.

Cependant, bien que chacun ait en mémoire les événements traumatisants vécus par leurs aïeux, la nature traumatisante a tendance à s'effacer d'une génération à l'autre si rien ne vient raviver cette mémoire. En effet, dans le cas de la famille de Naomi pour laquelle tous ceux qui ont vécu durant la période du génocide sont décédés, on peut remarquer que les valeurs et traditions conservées ne contiennent plus de caractère traumatisant. Par exemple, la

nourriture reste importante sans pour autant que l'on lui associe le caractère sous-jacent de la famine. De même, la religion est primordiale mais le sens que lui associaient Zareh et Siranouch n'est pas le même que celui que lui donne la plus jeune génération.

Ainsi, les récits impactent les mémoires et les ravivent, mais les sens donnés à ces mémoires évoluent et perdent leur caractère traumatisant.

Conclusion

En explorant les mémoires traumatisantes du génocide arménien et de la dictature portugaise à travers le prisme de la transmission intergénérationnelle, ce mémoire a révélé la complexité et la persistance de ces souvenirs douloureux au fil du temps. Cela a mis en lumière l'impact durable de ces événements sur les identités individuelles et collectives, ainsi que sur la construction sociale de la mémoire.

À travers l'étude de ces mémoires traumatisantes, il apparaît que la transmission peut prendre diverses formes, allant de la transmission directe par le biais des récits familiaux et des témoignages personnels, à la transmission indirecte via les institutions, les commémorations, la littérature. Cette transmission est influencée par des facteurs culturels, politiques, sociaux et psychologiques, façonnant ainsi la façon dont les traumatismes passés sont compris, interprétés et évoluent au sein des communautés.

En embrassant une approche plus empathique, les sociétés peuvent non seulement honorer la mémoire des victimes, mais également contribuer à la guérison des traumatismes collectifs.

Cela souligne l'importance vitale de préserver la mémoire tout en transcendant les frontières de la douleur passée pour construire un avenir plus harmonieux. La transmission des mémoires traumatisantes suscite des interrogations essentielles sur la manière dont nous pouvons intégrer ces souvenirs dans le tissu de nos sociétés contemporaines tout en évoluant vers un avenir empreint de justice, de réconciliation et de tolérance.

D'ailleurs, on pourrait s'intéresser à l'impact des avancées technologiques et de la mondialisation sur la transmission des mémoires.

Comment les réseaux sociaux, les plateformes numériques et les nouveaux médias influencent-ils la façon dont ces souvenirs traumatisants sont transmis et perçus ? Comment ces outils peuvent-ils être utilisés pour sensibiliser, éduquer et promouvoir la compréhension mutuelle ?

Bibliographie

I.A.

Le Figaro Histoire, Arménie, une nation à l'épreuve de l'histoire : la tragédie et l'espérance, décembre 2022 - janvier 2023

I.B.

Open Edition Journal, La répression politique sous l'Estado Novo au Portugal et ses effets sur l'opposition estudiantine, des années 1960 à la fin du régime, Guya Accornero, printemps 2013
<https://journals.openedition.org/conflits/18664>

Maxicours, L'État nouveau : le Portugal de Salazar

<https://www.maxicours.com/se/cours/l-etat-nouveau-le-portugal-de-salazar/>

La scène sous surveillance, Ethnologie Française, pages 11 à 17, Graça Dos Santos, 2006

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-1-page-11.htm>

BooWiki, PIDE

<https://boowiki.info/art/police-secrete-2/pide.html>

Le Portugal au temps de Salazar, Christophe Araujo, 16 Mars 2020

https://lavedesidees.fr/IMG/pdf/20200316_salazar-2.pdf

Les mémoires transgénérationnels: l'impact du passé sur le présent, Nicolas Bernard, 17 Août 2023

<https://madame-shiitake.com/memoires-transgenerationnelles/>

L'immigration portugaise en France au 20e siècle, Février 2014, Victor Pereira

<https://www.histoire-immigration.fr/caracteristiques-migratoires-selon-les-pays-d-origine/l-immigration-portugaise-en-france-au-20e-siecle>

Géo, Qui était Antonio De Oliveira Salazar, dictateur inclassable et énigmatique ?, 18 Novembre 2022

<https://www.geo.fr/histoire/qui-etait-antonio-de-oliveira-salazar-dictateur-inclassable-et-enigmatique-212632>

wikipédia

Salazar, le "moine dictateur" du Portugal, Yves Léonard

<http://leparatonnerre.fr/2019/01/11/salazar-le-moine-dictateur-du-portugal/>

III.

Quelques réflexions sur l'identité arménienne, Arménie. Aventure d'une nation, pages 161 à 167, Claude Mutaïan

<https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/7afe276690ac87a5dff63470024cad67.pdf>

OpenEdition Journal, Mémoire, génocide et identité, Uğur Ümit Üngör, 2015

[https://journals.openedition.org/temoigner/1998#:~:text=Le%20souvenir%20des%20massacres%20et,\(Anderso n%20Paul%2C%202000\).](https://journals.openedition.org/temoigner/1998#:~:text=Le%20souvenir%20des%20massacres%20et,(Anderso n%20Paul%2C%202000).)

Érudit, Constructions mémorielles dans la post-dictature et le post-colonialisme au Portugal, Irène Dos Santos, 27 septembre 2018

<https://www.erudit.org/fr/revues/ethno/2017-v39-n2-ethno03988/1051667ar/>

Le Monde Diplomatique, Au Portugal, une mémoire à vif de la révolution de 1974, Marina Da Silva, 16 juillet 2015

<https://blog.mondediplo.net/2015-07-16-Au-Portugal-une-memoire-a-vif-de-la-revolution-de>